

Lu pour vous par Hélène Colangeli-Hagege : Alexandre Jollien, *Le métier d'homme*, Seuil, 2002, Paris.

Voilà un petit texte, très accessible, 90 pages en tout d'une écriture agréable et aisée, remarquable par sa densité. Il s'agit d'une réflexion philosophique sur la situation de handicap, qui n'est pas seulement une faiblesse condamnant au malheur, mais qui peut constituer une leçon de vie et de joie, pour ceux qui sont confrontés au handicap comme pour les valides et bien-portants.

Sa description concerne les efforts pour lutter au quotidien contre sa condition, c'est ce qu'il appelle « le combat joyeux », mais aussi les ressources qu'il découvre pour faire face aux menaces du découragement et du renoncement.

Alexandre Jollien, à la suite d'un défaut d'oxygénation prolongé lors de sa naissance, étranglé par son cordon ombilical, est handicapé.

« Je suis handicapé. Démarche chaloupée, voix hésitante ; jusque dans mes gestes les plus infimes, mouvements abrupts de chef d'orchestre drôle et sans rythme : voilà le portrait de l'infime ».

Durant ses années de scolarité en internat pour handicapés, il découvre la nécessité de lutter pour conquérir une autonomie de mouvement. Il fait aussi l'expérience de la séparation d'avec sa famille, et celle de la solidarité avec ses compagnons.

« Au milieu des cris, des pleurs et des éclats de rire, j'ai appris la vaine et stérile cruauté de l'égoïsme, la douceur simple du geste consolateur. Devant un sort peu clément, l'union supplante la lutte ».

Le handicap impose à celui qui y est confronté une lutte quotidienne, son état est toujours précaire, toujours susceptible de recul, d'aggravation, de perte :

« De bonne heure, l'existence s'est donc annoncée comme un combat ».

« La longue suite de ses dysfonctionnements exigeait mille efforts, il fallait y employer l'âme et le corps, affronter les faux mouvements, maîtriser les spasmes, éviter les chutes, atteindre le lendemain sain plus que sauf. Souvent l'irréparable gagnait du terrain, souvent il semblait anéantir le présent. Chaque matin, le combat recommençait ».

A maintes reprises, Alexandre Jollien souligne le paradoxe qui rend combatif le faible, l'obligeant à devenir fort :

« Curieux paradoxe : bien souvent, les situations les plus précaires disposent à la lutte. Interdisant la passivité, elles incitent au défi ».

Cette lutte, ce combat, mènent à des victoires, sources de joie, qui font dire à l'auteur qu'il s'agit d'un « combat joyeux » :

« la jubilation venait couronner et transformer en triomphe tout progrès, toute réussite, même la plus insignifiante ».

La philosophie, l'apprentissage de la pensée, passent nécessairement au second plan dans l'existence de celui qui mène pour se mouvoir un combat quotidien. Etablissant une hiérarchie entre besoins physiologiques (faim, soif, sommeil, etc.) et ceux qu'il qualifie de plus essentiels comme l'accomplissement de soi, Jollien cite Maslow (A. Maslow, *Vers une psychologie de l'être*, Fayard, 1989) : « les besoins supérieurs ne peuvent apparaître que si les besoins inférieurs sont satisfaits ».

[Note de H. C-H : Notons que Primo Lévi évoque cette hiérarchie dans les besoins humains, le chagrin et le désespoir reprenant leur place lorsque la faim, la soif et le froid ont cessé leur torture (cf. *Si c'est un homme*, Primo Lévi).]

Découvrant l'exercice de la pensée, l'auteur établit un parallèle entre la difficile rééducation corporelle, et le long apprentissage de la sagesse :

« La lutte entamée jadis contre le dysfonctionnement du corps envahissait le terrain tortueux de la pensée. Les exercices de prononciation, les étirements réalisés sur les muscles trouvaient leur prolongement dans la délicate recherche d'une identité, dans l'élaboration d'une

personnalité ». « Plus tard, en lisant Nietzsche, j'ai découvert la même soif, le même désir. Le philosophe qui invite à l'éternel dépassement de soi m'instruit : pour sauver ma peau, chaque pas est à inventer. Me mettre en marche, voilà ce qu'exige l'insoutenable précarité de mon être ».

La nécessité de ne pas se laisser aller au désespoir ou même à la lassitude a forgé une forme de combativité et devient un véritable *éthos*, une manière d'être, qui s'efforce sans cesse à la joie :

« Toute ma vie – je l'ai bien compris – je m'emploierai à construire sur la douleur, sur le vide, sur la menace qui submergent, de la joie ».

« Souvent ce combat joyeux, voleur de temps et d'énergie, semble trop ardu, trop exigeant. Devant un si grand labeur, où trouver force et ressources, sur quoi fonder la volonté de résister ? ».

Voilà à nouveau le paradoxe, cette volonté à entretenir comme une flamme, transforme le manque en ressource : « La blessure appelle donc son joyeux contraire ».

Le désespoir est alors identifié comme principal obstacle :

« Ce qui mine cette progression, ce n'est pas la souffrance, ni l'échec, mais le désespoir. Cesser d'espérer, c'est s'avouer vaincu sans même relever le défi, c'est rendre vain chacun de nos efforts ».

Le diagnostic peut être vécu comme enfermement (notons que jamais l'auteur ne fait référence au terme IMC ou infirme moteur cérébral, comme diagnostic de sa propre pathologie, le terme même de handicap ou handicapé n'apparaît que rarement dans le texte, qui évoque plutôt la blessure, la souffrance, les spasmes, les troubles de la coordination, la lenteur dans l'élocution). Le diagnostic condamne par avance à l'échec et au malheur, ne laisse aucune porte de sortie vers une possibilité de surmonter ou même d'assumer le handicap :

« Un diagnostic trop prompt constitue la perte de la liberté ».

« Le mot représente une chaîne à laquelle est liée l'existence, la prison dans laquelle on enferme un individu. Le terme devient plus lourd que la réalité qu'il prétend désigner ».

« Le pire, c'est que j'ai longtemps cru que ces étiquettes étaient vraies, que l'équation : handicapé = malheureux est une loi établie, prouvée, incontestable ».

« Or la fixité même du jugement réduit la richesse du réel, de l'être humain devant lequel on devrait au moins s'étonner, à défaut d'oser s'émerveiller ».

Le handicap oblige à reconnaître le tragique de l'existence, la vulnérabilité de la vie :

« Toute vie est fragile, vulnérable, à la merci du premier incident ».

Le propos de l'auteur est de tenter d'assumer le tragique de l'existence et sa vulnérabilité. Il découvre que la faiblesse à laquelle est confronté le handicapé le met en demeure de reconnaître ce tragique et de lui faire face, l'illusion de la sécurité lui étant refusée. Il oppose au tragique la légèreté, « antidote du désespoir », la légèreté est effort de joie face à ce qui aigrit ou isole.

Face à la souffrance, la présence :

« Se mettre à la place du souffrant, voilà un exercice ardu. On peut au moins être là, tenter de reconforter, et surtout s'abstenir de juger. Dans la souffrance, une présence, aussi discrète soit-elle, surclasse – et de loin – les discours qui prétendent tout maîtriser ».

Sans jamais justifier la souffrance, l'auteur avance qu'elle peut être une expérience à laquelle on donne un sens, pour refuser la souffrance gratuite et stérile. Il cite Cioran : « La souffrance ouvre les yeux, aide à voir les choses qu'on n'aurait pas perçues autrement. Elle n'est donc utile qu'à la connaissance, et, hors de là, ne sert qu'à envenimer l'existence » (Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, Gallimard, 1990). Avec prudence, l'auteur recherche son *algodicée* chez ceux qui souffrent et qui surmontent leur souffrance par la joie. Il cite Bergson : « La joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire » (Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, Alcan, 1929).

« D'ordinaire, on considère les individus meurtris avec pitié. Leur handicap, pense-t-on, les voue forcément au malheur ».

L'auteur nous invite à nous approcher de ceux qui sont meurtris et à nous inspirer de leur authentique joie de vivre. La lutte dans le quotidien amène à une forme d'ascèse, de sagesse : pour ne pas sombrer dans le désespoir, il faut garder « l'espérance exigeante que l'épreuve qui m'accable ne m'anéantira pas » :

« Les faibles me montrent que tirer profit de la souffrance, c'est d'abord profiter, jouir de la vie. Célébrer ce qui en fait le prix ».

« Si je me sens impuissant à l'endroit de ma propre souffrance, l'aide que je reçois m'invite à prêter attention aux blessures de ceux que je rencontre. Ainsi l'*algodicée* requiert ce va-et-vient salvateur ».

Pour s'interroger sur le rapport entre l'être humain et son corps, l'auteur ne veut pas suivre Platon qui fait du corps le tombeau de l'âme pour l'homme de la Cité. Jollien prend comme paradigme le « légume », l'être qui gît dans un lit, sans paroles, sans mouvements. C'est celui qui est privé de mouvement qui nous enseigne le respect de notre propre liberté de mouvement, qui nous apprend à estimer la possibilité de marcher, de parler, à son juste prix. Celui que l'auteur n'hésite pas à qualifier de « légume » nous enseigne aussi authentiquement la dignité de tout être humain.

« Comme l'esprit, le corps travaille à la grandeur de l'homme ».

Dans sa recherche philosophique, l'auteur s'interroge sur ce qui forme et ce qui déforme :

« je devine que l'homme ne se construit que dans la présence de l'autre »

L'autre c'est le compagnon d'infortune, ou bien la lecture d'un maître. Il y a des contacts formateurs, d'autres, qui déforment par incompréhension, malentendu, peurs. L'habitude elle aussi déforme le regard.

Bien que nous ayons à affronter une solitude existentielle, l'homme vit dans un monde peuplé de semblables :

« Sans l'autre, je ne suis rien, je n'existe pas. Autrui me constitue, comme il peut me détruire ».

La recherche de l'auteur, c'est le métier d'homme :

« Sacré métier d'homme ! Joyeux et austère, il réclame un périlleux investissement de tous les instants. [...] Le combat et la joie qui surgissent d'une blessure assumée au quotidien invitent à recommencer sans cesse, à renouveler l'effort, à se remettre en marche et à bâtir sur la faiblesse. Bien des fois on l'espère vaincue. On veut se hâter et tourner la page. Mais les plaies reparaissent et traversent l'existence. Et je dois me battre contre l'esprit de pesanteur. [...] Sacré métier d'homme, je dois être capable de combattre joyeusement sans jamais perdre de vue ma vulnérabilité ni l'extrême précarité de ma condition. Je dois inventer chacun de mes pas et, fort de ma faiblesse, tout mettre en œuvre pour trouver les ressources d'une lutte qui, je le pressens bien, me dépasse sans toutefois m'anéantir ».

« La volonté maintient le cap, elle donne la force pour développer de nouvelles stratégies, bref elle interdit d'abdiquer. Sans elle, ni combat ni victoire, l'affaire est entendue ! Pourtant, les difficultés ne disparaissent guère, loin s'en faut. Les blessures accumulées épuisent et me trouvent souvent désemparé et désarmé. Sollicitée à l'extrême, la volonté s'étiole, risque de mourir. Vorace, elle cesse – sans nourriture – d'être motrice. Exigence redoutable, pénible routine, il faut lutter, toujours ».

Humour et légèreté pour faire face au tragique :

« Le tragique de l'existence rappelle qu'il faut célébrer les occasions de jubiler et de faire jubiler. Offrir la joie là où s'imposent d'aventure la pitié et la tristesse. Lutter pour la vie, ne pas macérer dans le mépris. S'appuyer sur les mille petites joies de notre condition. Le métier d'homme, sujet grave, austère parfois, réclame donc un engagement constant, une légèreté qui veut jeter un regard neuf sur le monde ». « Ultime audace, le rire bise la routine et met à distance l'épreuve ». « Rire et combattre sauvaient nos vies. Et si les deux allaient de pair, s'ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre ? ».

« Devant l'effort, lorsque tout réclame un labeur insensé, une seule certitude persiste donc : contre tout, avec humour, l'appel du métier d'homme e fait insistant. Au combat donc, car tout est à bâtir avec légèreté et joie ! ».